



Photo: Canopée asbl

Rufus incarne Davies, une source de conflit entre deux frères (Aston et Mick), un clochard qui aime sa vie, qui fait de l'humour par rapport à tout ce qui l'agresse et qui n'en finit pas de chercher ... des chaussures

Rapports humains à vif

THÉÂTRE „Le gardien“ d'Harold Pinter

Marie-Anne Lorge

A ce stade du processus de création – la première de la pièce ayant lieu le 28 février –, rencontre avec le metteur en scène François Baldassare et le tenant du rôle-titre, Rufus, acteur français au légendaire physique de Pierrot lunaire, Zigzag entre marginaux, violence, humour et empathie.

François Baldassare fait „le pari du théâtre pour lui-même“ en réalisant des mises en scène qui sont des signes fort de sensibilité et d'engagement. La preuve avec „Le Frigo“ de Copi en 2013, puis „Hughie“ d'Eugene O'Neill en 2018 et cette année, „Le gardien“ d'Harold Pinter, à découvrir sur la scène du centre culturel „opder-schneitz“ à Dudelange les 28 et 29 février.

Toutours la scénographie sobre restitue une ambiance aussi lourde que le poids de l'existence. En vertu d'un partenariat technique initié avec le CIGL, „le décor est épuré, avec des éléments naturalistes, dont, par exemple, une goutte qui tombe dans un seau pour indiquer que le toit est fissuré. La fenêtre, concrète mais monumentale, est cet autre élément de décor qui doit régler le conflit ouvert/fermé, qui doit aussi signifier qu'il faut une circulation, que pour aller dans le lieu, un immeuble où le temps s'est arrêté, il y a une déambulation, des méandres, la fenêtre doit également rendre compte que l'un des personnages a trop froid, alors que l'autre a besoin d'air – Aston, en l'occurrence, celui qui erre et prend l'air, est aussi collecteur de tas de trucs de la rue, un bric-à-brac qu'il faut figurer sans embar-

raiser le plateau d'une tonne de choses“.

Un monde d'hommes où l'amour est absent

Simon, une fois encore, la figure du „gardien“ titille le metteur en scène. Dans „Hughie“, il y avait un veilleur de nuit, qui servait de miroir et d'étage à Erié, un pilier de bistros, arnaqueur de seconde zone et menteur impénitent: ce personnage faisait référence à la vie du dramaturge américain Eugene O'Neill (1888-1953), prix Pulitzer en 1920 et Nobel de littérature en 1936. Il en va de même avec „Le gardien“, la pièce faisant écho à un épisode de la vie de son auteur, le Britannique Harold Pinter (1930-2008) – autre monument récompensé par le Nobel de littérature en 2005 – qui occupa un appartement voisin de deux frères, Aston et Mick, dont l'un hébergea momentanément un clochard, Davies, „promu“ sans apparente nécessité chaque personnage deviendra „gardien“ sans que la pièce tranche entre „de quoi“ et „pourquoi“.

En fait, dit le metteur en scène François Baldassare, „Pinter, c'est un monde de marginaux, et ce monde-là m'a toujours intéressé“. En gros, dans „Le gardien“ – tout comme dans „Hughie“ –, il y a une histoire de nuits troubles par un besoin de parler et une histoire de manipulation manipulé: il y a de la violence, mais aussi de la vacuité, de l'attente absurde à la manière de Vladimir et Estragon, les compères de Beckett. Et s'il „s'agit d'un monde d'hommes où l'amour est absent“, au final, ce qui reste palpable

et salubre, c'est l'empathie: „ce théâtre est une offre d'amitié“, dit Rufus, qui incarne Davies le clochard.

Depuis début janvier, et tout au long des répétitions, Rufus réside à Luxembourg, au siège de l'association Canopée – c'est du reste là que la rencontre a eu lieu –, laquelle gère une résidence pour artistes et coproduit précisément le spectacle. Sachant qu'en amont des répétitions – c'est la marque de fabrique de Baldassare/Canopée –, des ateliers théâtre sont/seront proposés à l'attention d'un public jeune et moins jeune“.

En tout cas, pour sa mise en scène, François Baldassare „n'a pas pris une option métaphysique, c'est terre-à-terre“, précise Rufus, „c'est facile à piger“.

Selon Rufus, le héros de l'histoire, c'est Aston (Géline Varantfrain), le frère aîné de Mick (Olivier Foubert).

Aston a un problème avec sa tête (qu'il serre entre ses mains), la société a voulu le normaliser à coups d'électrochocs – Pinter a dit connaître ce milieu-là, celui d'une Angleterre qui, dans les années 60, promenait de soigner autrement – mais ça a raté, c'est pourquoi il est devenu violent, contre lui-même d'abord. Aston est une sorte de mesure, un inspiré bizarre, qui a trop de cauchemars, de vices aussi, pour avoir des rêves; c'est quelqu'un qui a de la clairvoyance et le don de la parole: muet depuis le début de la pièce, il se met à monologuer pendant cinq pages, et c'est par ce monologue que la pièce flirte avec la comédie, jusqu'à un certain point.

Mick, lui, incarne le savoir et le savoir-faire, il a toujours un œil sur son frère aîné, il aurait voulu le voir faire son chemin, or, normalement, c'est l'inverse qui se passe et c'est en ce point que réside l'absurde. Pour

autant, si Aston et Mick sont les pendans de Vladimir et Estragon de „En attendant Godot“ de Beckett, „Le gardien“ n'est pas un théâtre de l'absurde mais un théâtre décalé, en tout cas, un théâtre des rapports humains à vif.“

Et vifs sont effectivement les rapports entre Aston et Mick. Avec, comme première source de conflit, la mère. Que Mick, le petit dernier, il y a perte de confiance: il considère sa mère, celle qui a autorisé les électrochocs, comme son agresseur. Cette haine des femmes – aussi partagée par Davies, on va y revenir – serait même „le fondement de tous les racismes, de toutes les défiances par rapport notamment aux Irlandais et aux moines“ qui emallent la pièce.

Des chaussures pour nulle part

La seconde pierre d'achoppement, c'est Davies. „C'est à cause de lui que les deux frères s'engueulent“, Aston, „le rôdeur dans la ville“, le marcheur autour de bistros qu'il lui est interdit de fréquenter“, intervient dans une bagarre, sauvant ainsi la mise à Davies, qui vit dans la rue. „C'est le clown – la figure est d'ailleurs une invention anglaise – et c'est un clochard qui aime sa vie et qui fait de l'humour par rapport à tout ce qui l'agresse. Quand à un endroit, on n'a plus rien que sa vie, soit on vit, soit on meurt. Et si on ne va pas en mourir, alors on en rit.“

Récapitulons: „Mick est le gardien d'Aston, et Aston est le gardien de Davies, qui équilibre le tout.“ Et donc, être – ou non – re-

sponsable des autres, serait-ce le sens du titre? Et Rufus (Davies) de résumer: „C'est une pièce sur l'altérité.“

Si Aston a un problème avec sa tête, Davies, qui a des réflexes de besoin, en a un avec ses pieds, et son objectif, c'est de chercher des chaussures. Il parle de la guerre – qui s'est terminée il y a quinze ans (la pièce a été écrite en 1959 et publiée en 1960) –, de sa femme qui „était insupportable“ – il dit qu'il l'a quittée mais, en fait, il ne l'a jamais revue peu après le mariage – et de son obsession: aller à Sidcup, „c'est vital, mais on ignore pourquoi“.

Avec la chaussure – „qui est le fondement de son mouvement“, tout comme la météo –, Davies antène en creux sa normalité. Sauf qu'en même temps, „il prend le bus pour aller à 50 km chercher les chaussures censées lui permettre de se rendre à Sidcup, hameau situé à seulement quinze km de l'endroit où il se trouve“. Sachant en prime, et surtout, qu'à Sidcup, il n'ira jamais.

Ils pourraient (se) réparer, prendre leurs responsabilités, mais les personnages de Pinter sont coincés, impuissants, préférant mettre tout sur le dos de quelqu'un d'autre“. Le dos des absents, du coup éminemment présents, à commenter par les femmes, toujours en creux.

Infos

Au centre culturel „opder-schneitz“ à Dudelange les 28 et 29 février à 20 h ainsi qu'au Centre des arts pluriels à Ettebruck le 5 mars à 20 h. Infos et réservations sur canopee-asbl.com.